

Il y a 50 ans... 1976.

-- Le banc de Germaine --

JANVIER

En ce matin de janvier, le parc municipal était presque vide. L'hiver avait taillé les arbres à vif : branches nues, silhouettes sombres sur un ciel pâle. Au centre de l'allée principale, un vieux banc de bois faisait face aux platanes. Poli par les années, fendu par endroits mais solidement ancré dans le gravier, il semblait défier l'usure du temps.

Il attendait, immobile, comme s'il écoutait le parc et se préparait à accueillir ce que l'année lui réserverait.

Germaine arriva, son vieux cabas au bras. Elle avançait d'un pas décidé, comme si le froid n'avait qu'à bien se tenir. Elle s'assit lourdement. Le bois gémit, un son bref, presque familier.

— Oh, ça va..., murmura-t-elle. C'est pas moi qui fatigue, c'est toi qui prends de l'âge.

Elle tapota le dossier du banc, un geste machinal, comme on rassure un vieux compagnon. Elle le connaissait depuis des années : lui n'avait jamais bougé, et elle pas beaucoup plus.

Germaine observa le parc, ce rectangle de verdure coincé entre les immeubles. Rien n'y avait vraiment changé : les mêmes allées, la fontaine hors d'usage, les mêmes bancs alignés comme autrefois.

Violette arriva quelques minutes plus tard, le pas court, le souffle déjà pris. Elle serrait son écharpe contre son cou, comme pour retenir un peu de chaleur.

— Bonjour, Germaine...

Elle dut s'arrêter avant de finir sa phrase, le temps de reprendre son souffle.

— Tu respires comme un soufflet troué, dit Germaine. Faudrait huiler tout ça.

Violette sourit, essaya de reprendre contenance. Ses joues étaient rouges, mais ses yeux trahissaient une fatigue qu'elle ne disait pas.

— Vous avez vu ? Le Concorde... Trois heures pour traverser l'Atlantique.

Germaine leva les yeux au ciel.

— Trois heures... Moi, j'ai mis trois heures à m'endormir cette nuit. Et je me suis réveillée à côté de René. Tu parles d'un dépaysement.

Violette rit doucement, un rire léger, presque fragile. Le banc grinça doucement, comme s'il riait à sa façon, sensible à la chaleur de leurs voix.

Un silence s'installa, paisible. Le parc semblait retenir son souffle. Un chien passa, tirant son maître vers la sortie.

Le banc, le parc, janvier : tout était en place. Et pourtant, quelque chose commençait déjà à se fissurer sous la surface tranquille de l'année. Une fissure fine, invisible, que seul un banc immobile pouvait sentir.

FÉVRIER

Février avait ramené un air froid et sec. Le gravier des allées avait blanchi, les arbres taillés court semblaient attendre un signal pour repartir. Le banc, exposé aux courants d'air, tenait sa place, fidèle et silencieux.

Germaine arriva, son cabas bien rempli. Elle le posa à ses pieds et s'assit lourdement, comme si le banc devait porter son poids et ses pensées. Le bois vibra sans protester. Elle soupira, un soupir venu de loin, puis déplia son journal dont les pages claquèrent sous une bourrasque.

Violette, le teint pâle et les épaules rentrées, s'arrêta à quelques pas, reprit son souffle, puis s'assit doucement.

— J'ai dû m'arrêter plusieurs fois... entre la librairie et le parc.

Elle toussa, une toux sèche qu'elle tenta d'étouffer dans son écharpe.

— À la librairie, dit-elle, les gens veulent des livres pour s'évader. Moi aussi j'aimerais m'évader. Mais les livres ne suffisent plus.

Germaine l'écouta, amusée mais attentive.

— À ton âge, je voulais surtout quitter l'usine. Pas comprendre le monde. Juste m'en échapper.

Elle tapota un article du journal.

— Regarde-moi ça. Patrick Henry. Et hier, Gicquel : « La France a peur. » Eh bien moi aussi. Pas pour moi, pour ces gamins qui n'ont même pas commencé à vivre.

Un groupe d'enfants traversa l'allée en riant, comme pour la contredire. Violette les suivit du regard, un sourire léger aux lèvres, mais son souffle restait court, comme si l'air lui résistait.

Germaine la regarda du coin de l'œil. Elle ne dit rien, mais une inquiétude discrète commença à s'installer en elle.

MARS

Mars apporta une lumière plus longue. Quelques bourgeons pointaient, aussitôt rabroués par un vent froid qui rappelait que l'hiver n'avait pas dit son dernier mot. Les immeubles gris projetaient des ombres dures sur les allées. Le banc, fidèle à son poste, semblait attendre que quelque chose se décide enfin.

Germaine s'assit lourdement. Le banc protesta d'un grincement résigné.

— On va changer d'heure, grogna-t-elle. Ils veulent nous supprimer une heure de sommeil ou nous rajouter une heure de travail, j'ai pas tout compris.

Elle secoua la tête, comme si l'idée même de modifier le temps lui semblait suspecte.

Violette arriva peu après, le souffle court. Elle s'assit avec précaution.

— Ce matin, j'ai eu du mal à faire le chemin. Le vent me coupait les jambes.

Germaine la regarda du coin de l'œil : elle la trouvait plus pâle que d'habitude.

— À la librairie, dit Violette, les gens protestent. Certains disent que ça va changer leur vie. D'autres que c'est une bêtise.

Elles restèrent silencieuses un moment. Le quartier, avec ses HLM des années 50, ressemblait à un décor qu'on n'avait pas choisi. Le banc, sous elles, absorbait ce silence comme il absorbait depuis des années confidences et regrets.

— J'aimerais partir, murmura Violette. Quitter ce quartier qui m'opresse. Voir autre chose. Respirer autrement.

Germaine hocha la tête sans la regarder.

— S'échapper... J'ai voulu aussi à ton âge. Et puis j'ai connu René. Et j'ai fini par rester. Les rêves, ça s'évapore.

Elle montra les HLM.

— Quand ils les ont construits, j'étais la première à applaudir. De l'eau chaude, le chauffage central... le paradis. Maintenant, ça me déprime. On dirait des cages à lapins.

— Vous avez connu tellement de choses... Moi, j'aimerais en voir tant, autrement que dans mes livres.

Germaine eut un petit rire sans joie.

— Deux guerres, ma petite. Deux. Quarante-cinq ans d'usine, la pointeuse, les réunions syndicales, quelques grèves, et mon René. Voilà ma vie.

Un coup de vent fit s'entremêler les pages du journal. Violette toussa, une toux sèche qu'elle tenta de masquer dans son écharpe. Germaine posa une main sur son bras, un geste simple, presque machinal.

Le soleil éclaira le banc d'une lueur pâle. Mars avançait, l'heure allait changer, et quelque chose, imperceptiblement, continuait à basculer. Le banc, sensible à ces variations, enregistra ce frémissement silencieux.

AVRIL

Avril apportait un printemps hésitant : quelques bourgeons timides, un vert pâle, des flaques de lumière entre les branches. Le banc semblait apprécier cette transition, accueillant le temps comme un vieux corps qui reconnaît les signes d'une saison nouvelle.

Violette arriva lentement, le souffle court. Son poids léger à peine posé, elle sortit une carte postale — une plage, un ciel immense, une mer turquoise — qu'elle contempla du bout des doigts comme si elle craignait de l'abîmer.

Germaine s'assit à son tour ; le banc gémit sous son poids familial. Elle observa Violette un instant, sans insister : ses joues trop pâles, ses mains qui tremblaient.

— Le parc reprend vie, dit-elle. Le printemps est là.

— Oui... ça fait du bien.

Un silence doux s'installa. Le vent fit frémir les branches. Une poussette passa, un chien renifla les graviers, un couple de retraités fit le tour du parc en parlant de leurs rhumatismes. Le banc semblait écouter tout cela, attentif, comme s'il enregistrerait chaque détail.

Violette inspira profondément, posa une main sur sa poitrine, un geste discret que Germaine remarqua.

— Tu t'essouffles vite, dit-elle doucement.

— C'est rien... le changement de saison.

Mais Germaine la regarda plus longtemps que d'habitude, une inquiétude légère, encore floue, se frayant un chemin.

— Les gens achètent des guides de voyage, dit Violette. Ils rêvent de partir. Moi aussi... mais je ne sais pas où aller.

— On croit choisir, répondit Germaine, mais souvent c'est la vie qui décide.

Le jeune facteur remplaçant passa au loin. Il leur adressa un salut timide, puis continua son chemin. Violette suivit sa silhouette du regard. Le banc sentit un léger frémissement qui passait dans l'air.

Violette rit doucement. Elle se leva un peu trop vite, vacilla, puis se rattrapa au dossier du banc.

— Ça va ? demanda Germaine, soudain plus vive.

— Oui... juste un petit vertige.

Germaine la regarda vraiment cette fois. Quelque chose se serrait en elle, une inquiétude plus nette, plus présente.

Le banc, témoin immobile, sentit lui aussi que quelque chose changeait : une fragilité nouvelle, un souffle plus court, une hésitation dans les pas.

MAI

Mai arriva avec un vent chaud et sec qui balayait les dernières traces de l'hiver. L'herbe reverdissait, les massifs reprenaient forme, les enfants revenaient dans les allées, et le banc, chauffé par le soleil, accueillait les silhouettes avec sa patience ancienne.

Violette marcha lentement jusqu'à lui. Elle s'assit, inspira profondément ; elle avait meilleure mine, mais ses gestes restaient mesurés, comme si elle économisait ses forces.

Germaine arriva, contrariée.

— Tu as vu ? Le Loto... Toute la France en parle, mais seuls les Parisiens pouvaient jouer.
Comme si le bonheur devait commencer par la capitale.

Elle s'assit lourdement ; le banc vibra sous l'impact.

— René dit que ce sont des jeux pour ignorants et que seuls les jeux scientifiques l'intéressent. La belote pour se distraire, les chevaux pour s'enrichir... Si c'était vrai, je serais déjà loin d'ici.

Violette eut un rire discret, puis porta un mouchoir à sa bouche, d'un geste rapide, presque imperceptible, que Germaine remarqua.

— J'aimerais gagner moi aussi, dit-elle. Juste assez pour partir. Ailleurs. Loin d'ici.

Elle dit cela comme une évidence simple, presque tranquille.

Un vent chaud traversa le parc. Une radio laissa échapper *Je vais t'aimer* de Michel Sardou. Germaine leva les yeux au ciel.

— On dirait qu'il suffit de chanter fort pour que la vie devienne belle.

Le jeune facteur remplaçant passa, salua d'un geste un peu maladroit puis adressa un sourire appuyé à Violette. Elle baissa les yeux, un peu gênée. Germaine eut un sourire complice.

Violette rougit puis détourna le regard, rêveuse. Le banc vibra légèrement : il connaissait ces élans timides qui naissent au printemps et s'effilochent parfois avant l'été. Témoin immobile, il accueillait tout cela sans juger, comme il l'avait toujours fait.

JUIN

Juin s'installa d'un coup. La chaleur tombait sur le parc comme une chape, lourde et persistante. L'herbe jaunissait, la terre se fendillait, et même l'ombre semblait immobile.

Violette arriva très lentement, s'assit, observa les feuilles pendantes. Germaine la rejoignit, essoufflée.

— C'est plus un été, c'est un calvaire, lâcha-t-elle en s'asseyant lourdement. En Seine-et-Marne, ils n'ont plus d'eau. René, lui, reste au bistrot sous le ventilateur : "ça l'hydrate".

Elle tenta de rire, sans y parvenir.

Violette sourit à peine.

— On parle de restrictions. Les agriculteurs sont à bout. On n'a pas vu une sécheresse pareille depuis des décennies.

Elle essuya son front ; ses doigts tremblaient.

— Le secrétariat à la condition féminine a disparu, comme s'il n'avait jamais existé, murmura-t-elle.

Germaine frappa le banc de son journal ; le bois vibra.

— Ça, ça me met hors de moi. Heureusement, on a eu Valérie André, une femme générale. Une exception, mais une vraie. Une exception qui compte.

La chaleur les enveloppait. Violette semblait ralentir, chaque geste lui coûtait.

— Je me sens épuisée, dit-elle. Pas seulement par la chaleur. J'ai l'impression que le temps me ronge.

Germaine la regarda longuement, une inquiétude plus nette s'installant en elle.

Le silence pesa. Les ombres se rétractaient, un chien passa, langue pendante. Le banc, brûlant, absorbait leurs souffles courts et leurs inquiétudes.

Violette se leva avec précaution.

— Je vais rentrer... Je me sens un peu faible.

Germaine la suivit du regard, le cœur serré. Elle savait, sans vouloir se l'avouer, que quelque chose n'allait plus.

Le banc, témoin immobile, sentit lui aussi qu'un seuil venait d'être franchi.

JUILLET

Juillet apporta des nuits chaudes, presque étouffantes. Les arbres pendaient, les allées vibraient sous la chaleur, et le banc, brûlant dès le matin, grinçait comme s'il protestait contre cet été trop sec.

Germaine arriva en s'éventant.

— À Montréal, ils courent et nagent. Nous, on fond comme des glaces au soleil.

Elle s'assit ; le banc gémit sous son poids, un gémissement long, compatissant.

Violette la rejoignit, lente mais déterminée. Elle posa les mains sur ses genoux, inspira comme si l'air lui résistait.

— Vous avez vu cette gymnaste... Nadia Comaneci. Elle vole. On dirait qu'elle n'a pas de poids.

Son sourire se brisa sous une toux sèche. Elle détourna la tête, comme pour cacher ce qu'elle ne voulait pas montrer.

— Le Canada... ça doit être beau et frais. J'ai des revues sur tous les pays à la librairie. Mais c'est loin.

Germaine haussa les épaules, son regard fixé sur Violette, plus attentif qu'avant.

Un pas long et souple résonna dans l'allée. Le jeune facteur remplaçant passa, salua, adressa un signe discret à Violette. Elle suivit sa silhouette, rêveuse.

— Il en voit du pays, lui... avec les courriers, les timbres, les cartes postales...

Germaine eut un rire sec et moqueur.

— Il voit surtout les boîtes aux lettres. Mais si ça te fait rêver, rêve, ça coûte rien.

Violette baissa les yeux, un sourire discret. Elle semblait ailleurs, d'une façon douce, presque apaisée.

Le banc vibra légèrement : il connaissait ces élans timides du cœur de l'été. Il absorbait leurs silences, leurs souffles courts, leurs inquiétudes.

AOÛT

Août écrasait le parc sous une lumière blanche. Les arbres ne projetaient plus que des taches d'ombre étroites, l'herbe avait disparu, remplacée par une poussière fine. Le banc craquait sous la chaleur. Il avait connu des étés, bien sûr, mais pas comme celui-là, pas cette sécheresse qui pénétrait jusque dans ses fibres.

Germaine, le chapeau seau enfoncé sur la tête, testa le bois avant de s'asseoir. La chaleur durait depuis des semaines ; à la radio, on parlait de villages sans eau et de récoltes perdues. Le parc semblait figé.

Violette arriva lentement, comme en rêve. Elle s'assit, essuya son front puis resta un moment immobile, les yeux fermés.

— L'air me colle à la gorge...

Germaine vit la pâleur, les lèvres sèches, les mains tremblantes. Une inquiétude plus forte que d'habitude lui serra la poitrine.

— Tu devrais rester chez toi.

— J'étouffe encore plus enfermée.

Elle inspira difficilement.

Germaine observa ce souffle court, ce geste discret de la main sur la poitrine. Elle n'aimait pas ce qu'elle voyait. Elle détourna la conversation.

— Tu as vu les incendies... La Palmyre brûle.

Violette hocha la tête, le regard ailleurs.

— J'ai envie de partir. Mais je ne sais pas où.

— Partir ne résout pas tout. Souvent, ça déplace juste les problèmes.

Violette sourit faiblement.

— J'aimerais tant partir. Trouver un endroit où l'air est plus léger. Mais partir seule... c'est triste.

— Avec un homme ? Beau, riche, intelligent, mystérieux... vise plus simple. Ça fait beaucoup pour un seul homme, répondit Germaine.

Violette rit doucement.

— Vous êtes terrible, Germaine.

— Réaliste. C'est pire.

Le soleil descendait sans apporter de fraîcheur.

Germaine regarda Violette s'éloigner, le cœur serré.

Cette fatigue n'était pas seulement celle de la chaleur. Quelque chose, en Violette, s'effiloçait doucement.

SEPTEMBRE

Septembre arriva avec une lumière fatiguée. Le parc avait perdu la poussière d'août sans encore gagner la fraîcheur de l'automne. Les arbres hésitaient, et le banc, moins brûlant, gardait une tiédeur de cicatrice.

Germaine s'assit ; le banc gémit comme s'il reconnaissait sa propriétaire. Violette arriva, distraite.

— Mao est mort... Certains disent que ça va changer le monde.

Germaine haussa les épaules.

— René dit que c'est la fin d'une époque. Il s'intéresse à la Chine depuis qu'ils ont inventé les nouilles. Moi, je pense aux petits Chinois sans leur Grand Timonier. Que vont-ils devenir ?

Violette eut un rire bref, aussitôt brisé par une toux profonde. Elle détourna la tête, comme si elle voulait cacher ce qu'elle ne voulait pas admettre. Après un silence :

— Le facteur remplaçant m'a parlé... Il part bientôt dans le Sud...

— Le Sud ?

— Du département.

Germaine éclata de rire.

— C'est pas loin.

— Non... mais ce n'est plus ici, dit Violette, comme si cela comptait.

Elle inspira, une ombre passant dans son regard.

— Tu penses toujours à partir ? demanda Germaine.

— Je... je ne sais pas. Il faudrait que je me décide. Je ne dois pas attendre trop longtemps.

Germaine sentit quelque chose se serrer en elle. Le banc vibra légèrement : il percevait une fragilité nouvelle, un souffle plus court, une hésitation dans les mots.

— Tu sais... partir n'est pas toujours la solution. Mais rester, parfois, c'est encore plus difficile.

Violette hocha la tête, le regard perdu dans l'allée, comme si elle attendait quelqu'un.

Le vent se leva sur le parc. Le banc, témoin immobile, sentit que l'année entraînait dans une zone plus fragile, plus incertaine.

OCTOBRE

Octobre tarda à s'installer. Le parc baignait encore dans une lumière douce, presque estivale ; les feuilles jaunissaient sans tomber, et le banc semblait apprécier cette parenthèse.

Violette, en pull léger, s'assit et observa les arbres, surprise par cette douceur tardive. Après la canicule, tout lui paraissait fragile. Elle inspira doucement, comme si ses poumons hésitaient.

Germaine arriva d'un pas décidé.

— On ne sait plus quand se couvrir. Même le temps ne respecte plus le calendrier.

Le banc gémit, approbateur. Des jeunes passèrent en riant. Germaine ouvrit son journal.

— Un pétrolier allemand, le *Bohlen*, a coulé au large d'Ouessant. Une marée noire de plus. On va finir par pouvoir marcher jusqu'à l'Angleterre en bottes en caoutchouc. Vraiment, cette année nous aura tout fait. J'attends juste les sauterelles pour compléter la collection.

Violette sourit faiblement. Un sourire fatigué.

— Vous êtes en forme.

— René est au bistrot. Ça me laisse un peu de paix. Il "réfléchit à ses paris". Je lui ai dit que réfléchir était dangereux à son âge.

Elle croqua dans une pomme qu'elle avait essuyée sur sa jupe. Le banc vibra légèrement sous le mouvement, comme s'il partageait ce moment de répit.

— Tout change, dit Germaine, sauf notre quartier. Nous, on reste là, entourées de nos vieux HLM.

Violette regarda les immeubles gris, les fenêtres ouvertes, les rideaux qui bougeaient à peine.

— Peut-être que rester, répondit-elle, c'est déjà résister. Vivre sans but, sans rêve.

Germaine la fixa, attentive : pâleur, mains crispées, souffle court. Une inquiétude plus lourde s'installa.

— Tu veux toujours partir ?

Violette hésita. Elle regarda les arbres, le ciel trop gris, les nuages.

— De plus en plus... Elle ajouta, plus bas : — Et je ne peux plus tarder.

Germaine détourna le regard, troublée. Elle sentait que ces mots portaient autre chose qu'un simple désir d'ailleurs.

Une feuille tomba enfin. Le vent se leva. Octobre commençait vraiment.

Le banc garda l'écho de leurs voix, sensible à cette douceur trompeuse, prêt à accueillir la fin de l'année.

DÉCEMBRE

Décembre referma l'année sans douceur. Le froid s'installa d'un coup, dur et sec, comme si 1976 avait décidé de rester dans les mémoires. Le parc devint presque désert. Les

arbres dépouillés laissaient voir un ciel bas, et le sol gelé faisait résonner chaque pas. Le banc, massif et figé, avait perdu sa souplesse. Il accueillait le froid comme un vieux compagnon, mais il lui manquait quelque chose : un poids léger, une respiration fragile, une présence habituelle.

Germaine, emmitouflée dans un manteau trop serré, avançait lentement, comme si chaque pas lui coûtait. Elle s'assit en soufflant, plus lourdement que d'habitude ; le banc gémit, un son discret, presque inquiet.

— Faudrait que tu me remercies, tu sais, dit-elle en tapotant le bois. Je te maintiens en activité, alors cesse de gémir.

Elle tenta un sourire, mais il s'effaça aussitôt. Elle regarda autour d'elle. Le parc semblait plus vide que jamais, comme si l'hiver avait avalé les silhouettes habituelles.

— Ça fait un moment qu'elle n'est pas venue, la petite... Tu l'as remarqué, toi aussi.

Elle posa la main sur le bois glacé, qui semblait écouter.

— Peut-être qu'elle est partie. Peut-être qu'elle respire mieux ailleurs... Ou peut-être qu'elle est juste... ailleurs.

Les premiers flocons tombaient, lents, hésitants. Le parc s'était vidé de tout, avalé par l'hiver.

— À mon âge, murmura Germaine, on perd les gens sans savoir comment. Ils glissent hors du cadre. On croit qu'ils vont revenir... et puis plus rien.

Le silence qui suivit n'était plus un silence : c'était une absence.

Germaine pensa à Violette — ses souffles courts, ses vertiges, ses phrases interrompues. À ce qu'elle n'avait pas voulu voir trop tôt. À cette fragilité qui s'était installée sans bruit, comme la neige autour d'elle.

Elle se leva avec peine. Avant de partir, elle caressa le banc du bout des doigts.

— On dirait qu'on n'est plus que nous deux.

Le banc resta muet, mais il avait senti, dans ses fibres, que quelque chose avait basculé pour de bon. Il avait vu passer tant de saisons, de rêves, d'espairs, de colère et de départs. Il savait que certains s'en vont pour vivre, d'autres pour respirer... et d'autres encore s'effacent sans quitter leur place.

Le vent souleva un peu de neige. Germaine s'éloigna, sa silhouette se fondant dans le blanc.

Le banc demeura. Fidèle. Immobile. Il le serait encore demain. Témoin de ce qui passe — et de ce qui manque.